

- II -

..... Enfin, sans mal, nous arrivons au poste de secours. Tout le monde y est au complet. Blessés et médecins sont installés dans une grande sape, qui s'ouvre au tournant d'un boyau. L'entrée, large, haute, donne sur un double escalier, protégé par une tôle et qui, à pic, rejoint le sol de tranchée. Nous sommes là, relativement en sécurité, en raison de l'épaisseur de terre qui nous recouvre, du puissant étayage, et de l'entrée suffisamment large pour ne point faire craindre d'être emmuré par un éboulement.

Le spectacle, là-dedans, est extraordinaire!

Une bougie n'éclaire que le milieu de cette cave, le fond est complètement dans l'ombre; l'entrée seule, recevant un peu de jour et un peu d'air, est fréquentable, mais elle reçoit souvent la visite des éclats, qui en sillonnent l'ouverture.

Il y fait une chaleur étouffante. Il y règne une odeur de poudre, de sang, de paille humide.

Dans le fond, couchés sur la terre, des mourants agonisent, dans le noir. Au milieu, autour d'une table, le plus près possible de la lumière, les majors travaillent. En avant, près du jour, les blessés, qui arrivent en se pressant, se tassent les uns contre les autres, ou s'affalent dans la poussière, sans un mouvement.

Du sang partout. Des plaies horribles : béantes ouvertures dans les poitrines et dans les ventres; jambes broyées; bras arrachés. A la va-vite, on fait des ligatures, des pansements, des gouttières, au petit bonheur, dans l'ombre, dans cette atmosphère brûlante, dans

le vacarme.

J'ai les mains gluantes, les genoux humides de sang: autour de moi, les blessés sont taciturnes, obnubilés; les mourants font leurs dernières recommandations, (à qui ?), dans le vide. Les uns pleurent; les autres serrent les dents. Beaucoup, silencieux, redoutent cependant la mort dans cette cave: l'expression tragique de leurs visages trahit leurs craintes. Les moins atteints, assis à l'entrée, attendent un moment d'accalmie, qui ne vient jamais, pour filer plus à l'arrière.

Au-dessus de nos têtes, le bombardement bat, en effet, son plein, et vise surtout maintenant la deuxième ligne où nous sommes. Le tir de barrage est net. Les Allemands attaquent.

De temps à autre, en regardant au dehors, je vois des renforts qui passent devant le poste de secours. Le dos baissé, les hommes montent à la file indienne, calmes sous la mitraille. C'est un mélange de jeunes, qui voient le feu pour la première fois, et de vieux à tous crins. Tous viennent de faire un kilomètre dans cet enfer; ils ont encore 500 mètres à parcourir avant d'arriver au coeur de la bataille.

Il y en a! Il y en a! cela reconforte, vraiment. Entre les groupes, des hommes isolés, perdus, qui cherchent à s'orienter; des porteurs d'ordres, qui vont, viennent, sans se reposer.

Et tous ces hommes ont leur sang froid, malgré les explosions qui les font tituber; et la fumée, qui les oblige à s'arrêter, obscurcit, par instants, le jour, et empêche toute marche. Beaucoup, légèrement blessés, continuent leur route quand même; d'autres s'écroulent. Tout est fini pour eux!

...